

Comment devient-on parent au XXI^e siècle ?

Pour le petit d'homme, « devenir semblable » à ses parents, « devenir grand comme père et mère, c'est le désir le plus intense et le plus lourd de conséquences de ces années d'enfance », écrit Freud. Cependant, divers événements et déceptions de sa vie infantile vont l'amener à les critiquer, et il commence à « devenir étranger à ses parents », fomentant l'idée « qu'il puisse être d'un autre lit ou un enfant adopté ». C'est ce que Freud a désigné du nom de Roman familial des névrosés, activité fantasmatique par laquelle l'enfant « se débarrasse » des parents qu'il a, et « leur en substitue d'autres, en général d'un rang plus élevé ». Jacques-Alain Miller avec Jacques Lacan souligne que « La famille n'est pas naturelle, n'est pas un fait biologique, mais un fait social »¹. Nous allons voir comment ce désir d'être père, d'être mère s'enracine dans l'enfance, au cœur de l'expérience du sujet.

Racines dans l'enfance du désir d'enfant : considérations freudiennes

La découverte freudienne, au début du xx^e siècle, a fait scandale. Freud a en effet établi l'existence de la sexualité infantile, de désirs sexuels à l'endroit des parents. Que le petit garçon puisse être amoureux de sa mère, vouloir un enfant avec elle, éprouver de la haine envers son père rival, et que la petite fille, de son côté, puisse éprouver des désirs sexuels envers son père, puis vouloir attendre un enfant du père a fait sacrilège. C'est ce que Freud a nommé *complexe d'Œdipe*, à l'instar de cette célèbre tragédie grecque dans laquelle le destin du jeune Œdipe l'amène à tuer son père Laïos, puis épouser Jocaste, sa mère, et avoir avec elle des enfants. L'oracle avait jadis prédit ce drame au roi de Thèbes ; la décision de Laïos d'échapper au destin en écartant son fils conduit Œdipe à réaliser la prophétie, sans le savoir, en toute inconscience. En effet, après avoir été recueilli encore nouveau-né par Polybos, roi de Corinthe et sa femme Périboea, nommé, élevé comme leur propre fils, une querelle avec un Corinthien lui apprend qu'il fut un enfant trouvé. Il part interroger la vérité auprès de la Pythie de Delphes et réalise en chemin son destin en rencontrant sur sa route Laïos...

C'est donc au sein de la famille nucléaire que l'enfant freudien découvre ses premiers émois, ses premiers désirs, et qu'il traverse une étape structurante pour son devenir. Cette expérience est fondée sur la parole chez le petit d'homme, pour qui le langage préexiste à sa venue au monde. Jacques Lacan appelle ce dernier *parlê't're*, néologisme qui fait résonner le nouage au cœur du sujet, de l'être et de la parole. Si « complexe » il y a, c'est qu'une multitude d'enjeux et d'interactions se croisent et se tissent, ouvrant sur des conséquences où le choix du sujet est requis. Mais ce à quoi l'enfant s'affronte, dans ce temps fondateur, est avant tout une rencontre avec le manque. Manque lié aux différences que le corps inscrit entre les deux sexes, et manque inhérent au langage : l'humain est irrémédiablement contraint de devoir inventer ce

qu'il en est du rapport à l'autre car, dans ce domaine, nul savoir préalable n'est à sa disposition. À la différence de l'animal qui peut compter sur son instinct, l'humain n'a aucun mode d'emploi prêt à l'usage, du fait du langage qui fait trou dans le savoir. La sexualité humaine est toujours singulière. Le petit garçon, la petite fille, ont un lien précoce et premier à la mère. De par les soins à l'enfant, ses attentions au corps de l'enfant, celle-ci se constitue comme le premier objet d'amour pour le petit ; en répondant à ses besoins, elle éveille dans le corps de l'enfant le plaisir autour des zones dites érogènes : la bouche et les lèvres, l'anus, le sexe. Elle est en somme la première séductrice. C'est à partir d'un nouage à trois (la mère, l'enfant et le phallus - soit le signifiant du manque, on va y revenir) que le père intervient en quatrième terme avec un principe séparateur de la mère et de l'enfant, en interdisant la jouissance.

La fille, après le constat de la différence entre les sexes, et notamment celui du manque à l'endroit du pénis sur son corps, ne renonce pas et peut penser que « cela poussera » avec le temps ; avec la révélation que la mère elle aussi est manquante, elle se détourne de celle-ci sous le coup de *l'envie du pénis*, dit Freud. Elle lui fait le reproche de ce défaut que son corps arbore et devient sa rivale. La petite fille se tourne alors vers le père, lui qui possède l'organe, puis plus tard vers d'autres hommes à qui elle demande le phallus en l'espèce de son équivalent symbolique, l'enfant. Le phallus n'est pas l'organe, mais un signifiant, quelque chose qui en est la forme, l'image érigée. Lacan² précise qu'avec le *Penisneid*, c'est non pas le pénis dont il s'agit « mais le phallus, c'est-à-dire quelque chose dont l'usage symbolique est possible parce qu'il se voit ». Ce temps du *Penisneid* est un temps structurant ; l'enfant qu'elle portera, elle le sait déjà, viendra comme dédommagement du préjudice imaginaire.

La petite fille change donc d'objet d'amour et de désir, la mère étant pour elle aussi, comme pour le garçon, son premier objet d'amour. L'un comme l'autre, dans le premier temps de l'Œdipe, veulent

leurrer ce manque aperçu chez la mère, en s'identifiant à l'objet présumé de son désir. Attentif à l'insatisfaction maternelle, l'enfant offre à la mère ce qui lui manque, il veut être le phallus, se faire objet de son désir. Le phallus, c'est un nom posé sur l'énigme des allées et venues de sa mère auxquelles l'enfant est soumis, une réponse à cette question : *qu'est-ce qu'elle veut donc, ma mère?* une signification, phallique, au désir de la mère ; ce désir face auquel il se rend compte qu'il ne suffit pas. Cette signification est produite par l'intervention de la fonction du père, appelée par Lacan le *Nom-du-Père*. Par cette opération, le père prend en charge l'énigme du désir de la mère. Cette opération est une métaphore, métaphore paternelle dit Lacan, c'est-à-dire une substitution d'un signifiant à un autre : le *Nom-du-Père* au *Désir de la Mère*. Le petit garçon a plus de mal à renoncer à la mère, lui qui croit pouvoir leurrer celle-ci avec ce qu'il a. Cependant, il devra constater qu'il ne fait pas le poids... Pour lui, le complexe d'Œdipe disparaît, vole en éclat sous la menace imaginaire de perdre son organe s'il défie le père. C'est ce qu'on appelle en psychanalyse le *complexe de castration*, c'est-à-dire la crainte que le père puisse se venger de ses désirs sexuels à l'endroit de la mère en le privant de son organe viril auquel il tient. Le petit garçon sort donc du complexe d'Œdipe par le point même où la petite fille y était entrée, avec cette revendication sur un dommage imaginaire dans le corps. Il s'identifiera à son père et, dit Lacan, aura ses titres en poche, pour plus tard !

C'est dans ce troisième temps logique que le destin de la fille se sépare de celui du garçon. Celui-ci peut s'identifier au père, celui qui a, consentant à ce que la mère soit privée, et remet à plus tard la rencontre sexuelle. La fille peut consentir au *n'avoir pas*, s'identifier à celle qui *n'a pas*, sa mère, et rivaliser avec elle. Elle sait que c'est du côté du père qu'elle pourra aller chercher le phallus. Une petite illustration nous permettra d'entendre un écho de cela dans les conversations enfantines : deux jeunes frère et sœur, âgés de 5 ans, sont perplexes face à la structure gonflable de l'aire de jeux de leur camping, lorsqu'ils la trouvent dégonflée pour la nuit. Le garçon interroge immédiatement l'adulte, inquiet : *Pourquoi c'est dégonflé?* alors que la fillette assure d'un ton posé qu'il faut attendre ! L'image phallique du jouet érigé ou détumescent réveille chez l'un et l'autre des expériences subjectives différentes !

Dans les années 1930, Freud souligne que la femme garde souvent de ces premières relations à la mère la trace d'un « ravage » présent parfois longtemps dans les relations mère-fille. En effet, souligne Jean-Claude Razavet² : *il ne va pas de soi d'abandonner celle qui vous a portée, soignée, protégée, secourue, choyée, qui vous a donné plus que ce qu'elle a : son amour ! Cela ne se produit jamais sans un sentiment*

de trahison (...) et non plus sans la crainte d'une rétorsion, d'un abandon.

Pour rendre plus parlante cette fonction du phallus eu égard au désir de la mère, Lacan propose de considérer le *Désir de la Mère* comme la gueule d'un crocodile dans laquelle est logé l'enfant. Il situe le phallus comme le rouleau de pierre, situé au bon endroit dans la gueule de l'animal, qui évite que le clapet ne se referme sur l'enfant si l'envie lui venait de dévorer son petit...

Lacan soutient que cet ordre symbolique - soutenu par la métaphore paternelle qui écrit un rapport père/mère, un rapport de la loi du père au désir de la mère - n'est pas une norme. Chaque sujet a à inventer, au un par un, pour s'y situer. Par cette opération salutaire, le père décolle l'enfant de sa mère - non sans le consentement de celle-ci et le cas qu'elle fait de sa parole, précise-t-il. Si les configurations peuvent se modifier, il n'en reste pas moins que les fonctions du père et de la mère doivent s'incarner. Cela doit être « quelqu'un » qui assume cette place pour l'enfant, qui agit sur le réel du sexe. Dans sa *Note sur l'enfant*³, Lacan précise : *la relation à un désir qui ne soit pas anonyme* ; cette note précieuse fait valoir la nécessité, pour l'enfant en attente d'adoption notamment, de trouver dans le regard des grandes personnes qui s'occupent de lui cette attention personnalisée. Les figures parentales, dans notre société moderne, ne sont pas figées ; les parents d'aujourd'hui s'incarnent souvent dans ce que l'on nomme des parents « sociaux », appelés à tenir cette place suite aux reconfigurations de la vie conjugale. Cela n'est ni favorable, ni préjudiciable *a priori*, et laisse aux symptômes - demain pas plus qu'hier - « de beaux jours devant eux » comme le souligne Marie-Hélène Brousse⁴ !

Nouvelles configurations, les familles modernes⁵

Comment se fait-il, se demande Jean-Pierre Deffieux, que la famille reste très présente dans nos sociétés malgré les évolutions nombreuses, quel en est le « noyau structural », le « résidu indestructible » ? Qu'est ce qui vient « causer le désir de famille » ?

À la place du signifiant maître, celui du *Nom-du-Père* dans le scénario *Pater familias*, ce qui prolifère est le règne de la jouissance, du Un, qui ne s'oriente plus autant qu'avant de l'ordre symbolique. *C'est la satisfaction de la jouissance qui décide de la durée du couple et de la famille, souvent éphémère, qui se constitue*, dit-il. Les nouvelles formes du lien conjugal montrent une disjonction de la différence des sexes et de la parentalité. Avec l'homoparentalité notamment, la société est amenée à considérer que les fonctions paternelles et maternelles peuvent être assumées par l'un ou par l'autre, qu'il soit homme ou femme, au-delà du fait

que la parentalité y est séparée du lien biologique. L'enfant, quant à lui, ira chercher les identifications dont il a besoin hors de la famille. Lacan avait montré, dans des formules dites de la sexualité⁶, que chaque sujet peut s'inscrire coté homme ou coté femme dans son rapport au désir et à la jouissance, quel que soit son sexe biologique.

Remettant toujours la vision œdipienne classique en question, Lacan la réduit en 1975⁷ à n'être qu'une façon parmi d'autres de savoir y faire avec la jouissance, une version, une *père-version* : *il n'y a d'autre garantie de père que de faire un enfant à une femme qui cause son désir*, écrit-il. *Quant au rôle de père, il est réduit à intervenir exceptionnellement dans les bons cas (...) Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour que si ledit amour, ledit respect - vous n'allez pas en croire vos oreilles - (...) est fait d'une femme (...) qui cause son désir (...) une femme qui lui soit acquise pour lui faire des enfants...* Cela dépoussière les acquis éducatifs de la famille traditionnelle, stipule Deffieux. Comment entendre ce qui paraît être un recul sur les avancées précédentes ? L'auteur y lit que Lacan réaffirme là, en tant que psychanalyste, la notion fondamentale de la différence des sexes, à une époque où les avancées spectaculaires de la science contournent toujours plus cette différence fondamentale, et apporte de nouvelles modalités d'évitement de la castration, poursuit-il.

Mais de nos jours, *il y a d'autres façons de savoir y faire avec la jouissance - des façons qui mettent peu en jeu la castration et qui peuvent ouvrir la voie à d'autres formes de paternité qui ne répondent pas à cette père-version-là*. C'est ce que Jacques-Alain Miller⁸ isole comme relevant d'un *nouvel âge de la*

psychanalyse (...) l'âge pragmatique. Il y a tout lieu de penser que la famille œdipienne n'est pas la seule structure familiale. Il n'y a pas que l'interdit paternel de la jouissance pour se débrouiller avec le *non-rapport sexuel* (ce manque de savoir entre les sexes) et pour faire famille.

Quel est alors, s'interroge Deffieux, *le résidu invariant de toute famille si ce n'est pas l'Œdipe ? C'est le couple, modifié d'un rien par l'homosexualité⁹, le couple et la transmission à l'enfant d'un désir qui ne soit pas anonyme. L'Œdipe n'est qu'une façon parmi d'autres de réaliser ces conditions*.

Pour ouvrir vers de nouvelles perspectives

Devenir parent réveille l'enfant qu'on a été. Freud voit dans le regard des parents sur l'enfant qui vient de naître, une surestimation¹⁰ : *L'enfant aura la vie meilleure que ses parents (...) « His majesty the baby » comme on s'imaginait être jadis. Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution*. Devenir parent lorsqu'on a été soi-même adopté dans l'enfance soulève indéniablement le voile qui a été posé sur l'abandon, selon les constructions toujours singulières. Ce rêve que Freud rapporte ravivera sans doute la blessure de l'abandon, mais prendra également son essor sur le vécu de l'adoption dans la famille que l'enfant a fait sienne, nouvelle chance pour le sujet de s'inscrire dans la vie. Pour chacun, c'est ce nouage de la rencontre des mots et du corps qui fait marque subjective et qu'une psychanalyse peut toucher¹¹.

Laurence Morel

Psychologue clinicienne et mère adoptive

¹ Jacques Lacan, séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud*, Leçon du 10 juin 1955, Seuil, 1978

² Jean-Claude Razavet, « De Freud à Lacan », De Boeck & Larquier, 2002, p. 69

³ Jacques Lacan, « Note sur l'enfant », in *Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 373

⁴ Marie-Hélène Brousse, « Un néologisme d'actualité », *Revue La Cause freudienne*, op. cit., p. 123

⁵ Ce paragraphe fait référence à un article de Jean-Pierre Deffieux, in *Lacan Quotidien* n° 280 (disponible sur Internet)

⁶ Jacques Lacan, Séminaire XX, *Encore*, Seuil, 1975

⁷ Jacques Lacan, Séminaire XXII, R.S.I., séance du 21 janvier 1975, inédit

⁸ Cité par Deffieux, in *Lacan Quotidien* n° 280, op.cit.

⁹ Comme le proposait Jacques-Alain Miller dans sa présentation des journées de l'ECF sur la famille en 2006.

¹⁰ Sigmund Freud, *La vie sexuelle*, « Pour introduire le narcissisme » PUF, 1969, p. 96

¹¹ Lire, par exemple, Sonia Chiriaco, *Le désir foudroyé*, éd. Navarin/Le champ Freudien, 2012